

Edmond BERNUS

CONTINUITÉ ET RUPTURES CHEZ LES ILLABAKAN DU NIGER

Aujourd'hui, la mode est au retour du chercheur sur son terrain ancien : des programmes s'intitulent « Terroirs revisités » et, après une longue absence, le chercheur bénéficie d'un effet de choc susceptible de lui faire apparaître les changements majeurs. Pour certains, il s'agit d'un premier terrain et on sait l'importance de cette première vision d'un univers exotique inconnu, qui reste souvent la référence majeure, la marque indélébile, de toute une carrière.

L'exemple qui va être donné ici concerne les Touaregs du Sahel nigérien : mais si, dans cet article, comme dans les cas évoqués, on cherche à évaluer les changements d'un groupe bien identifié, les conditions de l'observation sont un peu différentes. Il ne s'agit pas, d'abord, d'un premier terrain ; il ne s'agit pas non plus d'un retour après une longue absence. L'auteur, d'une part, est venu aux Touaregs après une carrière déjà longue chez les paysans de la savane et de la forêt ; il a suivi, d'autre part, sans interruption ce groupe touareg depuis 1967 : quatorze mois d'études intensives en 1967-68, avec deux nomadisations estivales, puis des retours presque chaque année. Il n'y a pas eu de hiatus entre une première visite et un retour : l'absence du choc née d'une rupture, est-elle préjudiciable à l'observation ? La question est posée.

Un ancrage spatial

Les Illabakan forment une *tawshit* d'environ 1 200 personnes qui vivent au Niger, à 90 km au sud-ouest d'In Gall, sur la frontière des circonscriptions de Tahoua

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

RE.M.M.M. 57, 1990/3

N° : 34976 ex 1

Cote : B

M

1059

et d'Agadez. Pendant neuf mois de l'année, ils nomadisent dans les vallées qui s'inscrivent en creux dans les plateaux de grès du Tegama : vallée du Tadist, vallée parallèle de Shin Kulenin avant sa confluence avec celle de Tadist et plus au nord encore celle de Shiwalemban ; quelques campements nomadisent plus au sud dans la vallée de Tofamanir. Une petite fraction des Illabakan vit au nord de Tchîn Tabaraden, vers l'ancien forage de Tchîn Salatin et les puisards de Gharo : ce groupe oriental ne représente que 15% de l'ensemble (Bernus, 1974 : 33-34).

En juillet 1967, je rendis pour la première fois visite aux Illabakan à proximité de la station de pompage d'In Waggar ; depuis lors, je ne cessai de les rencontrer et ma dernière visite eut lieu en novembre 1989.

Les lieux où je les rencontrai se trouvaient à l'ouest de la pompe et, au fur et à mesure que les années passaient, la famille du chef Najim, puis, après son décès, de son fils Kili Kili, ne changeaient guère et quatre ou cinq toponymes revenaient toujours, désignant des sites proches les uns des autres : In Tamat, Wan Tigidayen, Wan Begwan, Tatagarat Aman. Les puits des vallées du nord, Akarazzen et Shiwalemban, abritaient régulièrement les mêmes familles.

En saison des pluies, les campements prenaient la route du nord par des itinéraires qui variaient dans le détail, selon l'état des pâturages : les troupeaux allaient s'abreuver deux ou trois fois de suite aux sources de Gélélé ou d'Azelik, au puits de Fagoshia ou au forage d'In Jitan : le point final de la « cure salée » changeait en fonction des prairies nouvelles. Toutes ces nomadisations, tous ces mouvements, ne formaient que des variations sur un même thème.

L'ancrage spatial ne variait guère : il semblait immuable. Quelques changements pouvaient cependant être notés. Pour échapper aux concentrations excessives de troupeaux au cours de la saison sèche, de nombreuses familles faisaient creuser des puits, dépassant presque toujours 50 mètres de profondeur, à 20, 30 ou 40 km de la station de pompage. La nomadisation estivale de la « cure salée » n'était plus effectuée par la totalité des hommes et des troupeaux : une partie des familles restait sur les parcours de saison sèche avec quelques animaux laitiers, en dépit des moustiques, moucherons et autres insectes qui prolifèrent autour des mares et agressent les hommes et les troupeaux. Le cadre restait le même avec une légère redistribution des campements dans l'espace et une « cure salée » moins collective que par le passé.

Stratégies à géométrie variable

En dehors de ce nomadisme casanier, qui est celui de ces Touaregs sahéliens au cours des années ordinaires, des stratégies différentes peuvent être mises en œuvre en cas de circonstances particulières. Les années 1972 et 1984 connurent des déficits pluviométriques exceptionnels qui exigèrent des réponses adaptées : dans les deux cas les Peuls nomades wodaabe quittèrent rapidement le pays avec leurs troupeaux de vaches sans attendre que le rare fourrage soit épuisé.

Une grande partie des Touaregs et les Illabakan en particulier, réagirent différemment dans les deux cas. En 1972, le Ministre des Affaires sahariennes et nomades, venu à Tchîn Tabaraden dès la fin des pluies, invita les populations touarègues — les Peuls n'avaient pas attendu son discours pour s'en aller — à se rendre dans le sud, mieux pourvu en pâturages : il avait pris des contacts avec les habi-

tants de la région de Gaya qui ne faisaient pas d'obstacle à leur venue. Les Touaregs, dans leur grande majorité, n'abandonnèrent pas leurs parcours habituel car ils craignaient de s'aventurer en pays inconnu : leurs animaux ne connaissaient pas les pâturages et risquaient d'ingérer des plantes toxiques telle la fameuse *tanala* (*Ipomoea asarifolia*) et d'autres encore, inconnues en zone pastorale, ou dangereuses pour des animaux affaiblis. Ils restèrent sur leurs parcours habituels et de nombreux animaux périrent non pas de soif comme on le dit souvent, mais de faiblesse faute de fourrage. Impossible de savoir si une migration vers le sud aurait été moins dommageable.

En 1984, le déficit pluviométrique atteint des records encore inconnus avec 5 mm à Agadez : en juin 1985, le Niger cessa de couler à Niamey. La saison des pluies n'avait pas permis la levée des prairies d'« annuelles » et, avant même son achèvement, il apparut que les troupeaux étaient menacés. Les Peuls nomades wodaabe, encore une fois, partirent les premiers et certains réussirent à convoier leurs troupeaux par camions. Le gouvernement, prévenu par l'expérience précédente, ne se contenta pas d'un discours officiel, mais conseilla activement les éleveurs et les incita au départ vers le sud. Cette fois-ci les Touaregs, dans leur grande majorité, prirent la route. Les Illabakan en firent autant mais auparavant, rejoignant dans le sud un parent fonctionnaire de la préfecture de Maradi, le chef et son frère recherchèrent la région la plus apte à les recevoir : ce fut celle de Mayahi.

La cohabitation difficile

Alors que des Touaregs voisins envoyèrent leur troupeaux sous la conduite de bergers sans bagages, les Illabakan partirent avec femmes et enfants en se chargeant des tentes et du matériel domestique c'est-à-dire de lourds *impedimenta*. Le voyage dura près de deux mois, avec une vingtaine d'étapes, dans des pays mal connus. Au fil des jours les troupeaux mourraient : les vaches d'abord, puis les chameaux de selle, les ânes et enfin les vieilles chamelles. Ils arrivèrent à Mayahi avec des troupeaux décimés.

La cohabitation avec les paysans fut difficile : les paysans voyaient d'un mauvais œil la venue de ces nomades qui menaçaient leurs cultures, qui s'installaient, leur semblait-il, comme en pays conquis, bref qui leur faisaient perdre la maîtrise de leur terroir. Les éleveurs se sentirent enfermés dans un pays étranger, sans espace libre pour installer leurs tentes et pour déplacer leurs troupeaux. Les Illabakan se sentirent agressés sur plusieurs plans ; le fourrage se faisant rare, la paille leur fut vendue à des prix de plus en plus élevés. Leurs animaux furent constamment menacés de vols : les chamelles étaient prises de nuit par les Mousgou (appelés Tamesgidda par les Kel Tamasheq), Touaregs comme eux, mais noirs et sédentarisés depuis longtemps dans la vallée de Tarka ; leur intérêt pour les chamelles montrait leur commune origine. Les vaches et le petit bétail étaient volés par les paysans voisins. Les Illabakan, éleveurs de tradition, purent dans certains cas, si le vent par exemple ne s'était pas trop vite levé, suivre et rattraper les voleurs grâce à leur connaissance des traces animales.

Lorsque les champs furent ensemencés, les conflits se multiplièrent. Avec les pluies, les Illabakan reprirent la route du nord. Au cours de ce voyage de retour, ils justifiaient la réputation de pillards attribuée aux nomades jusque là imméri-

tée. Dans les villages éloignés des centres, ils laissaient leurs troupeaux pénétrer dans les champs sachant que les plaintes des paysans ne pourraient aboutir, les gendarmes établiraient leur constat alors qu'ils seraient déjà loin et les amendes prévues pour divagation de troupeaux (différente de jour ou de nuit et selon les types d'animaux) ne pourraient être payées, faute de coupables.

Où était l'intégration de l'agriculture et de l'élevage si souvent proclamée pour matérialiser la complémentarité de l'économie des paysans et des nomades et favoriser leur solidarité? La sécheresse, le manque de fourrage, la surcharge pastorale, faisaient resurgir les vieux conflits et, comme toujours, voler en éclats les politiques minutieusement élaborées.

La diaspora solidaire

Pendant cet exil, quelques personnes étaient restées sur place avec un troupeau minimum; l'école avait ouvert comme d'habitude car la cantine avait normalement reçu les vivres de l'État. Au cours du retour, les femmes et les enfants firent à pied la première partie du voyage, leurs ânes étant morts pour la plupart; ils furent rapatriés en camion depuis Belbeji. Les hommes poursuivirent la route avec les troupeaux jusqu'à In Waggar. Ils retrouvèrent leur vallée aux nouvelles pluies; certains d'entre eux poursuivirent, sur leur lancée, la route du nord vers les eaux et les terres salées; cette année là, ils gagneront le puits de Fagoshia comme terme ultime de l'abreuvement de la « cure salée ».

En automne 1986, je rendis une nouvelle fois visite aux Illabakan. Dans toutes les vallées, les campements avaient repris leur place : dans un décor à peine changé, les mêmes acteurs, relativement prospères, occupaient la scène avec un troupeau de vaches stabulant dans la vallée, de très nombreux jeunes chameaux et des chèvres et des brebis gardées aux alentours. Il fallait faire un effort d'imagination pour rappeler que seulement deux ans auparavant, le pays avait été déserté, et que les familles progressaient vers le sud dans la souffrance pour tenter de sauver leurs troupeaux. Par quel miracle, dans ces conditions, les blessures avaient été si vite cicatrisées?

L'explication était pourtant bien simple : de nombreux jeunes Illabakan avaient quitté la vallée et résidaient au loin pour gagner leur vie. Salariés, ils investissaient en troupeaux laissés à la garde de leurs frères ou de leurs neveux; à chaque occasion, congé ou chômage, ils revenaient au campement où d'ailleurs presque tous avaient pris femme.

Au cours de mes deux dernières visites dans la vallée d'In Waggar, ayant mesuré le rôle capital joué par ces absents temporaires, grâce au volant de sécurité qu'ils apportaient lors des crises, je m'efforçais d'inventorier ces travailleurs migrants. Et en 1986 et en 1989, les chiffres confirmèrent l'importance du phénomène; ce n'était certes ni l'hémorragie humaine du Yatenga ou de la vallée du Sénégal, ni le flux monétaire des Mossi ivoiriens vers le Burkina-Faso ou celui des Toucouleurs de France vers le Sénégal, mais un investissement en troupeaux, accéléré après des hécatombes.

Des Illabakan se trouvent dans tout le Niger, en particulier ceux qui sont engagés dans l'administration ou dans l'armée et qui sont dispersés au gré des affectations. Certains occupent des postes élevés à Maradi, Malbaza, Niamey (chef de

district urbain, chef de poste administratif, secrétaire général de préfecture); d'autres sont insérés dans les services de l'élevage ou de l'énergie électrique ou encore dans l'armée et dans la gendarmerie. L'enseignement dirige un flux de jeunes Illabakan, qui va *decrecendo*, de l'école primaire d'In Waggar, au CEG de Tchén Tabaraden, au lycée de Tahoua, aux écoles spécialisées et à l'université de Niamey.

C'est dans les villes minières d'uranium, Arlit et Akokane, et dans la capitale, Niamey, que se trouvent les communautés illabakan les plus nombreuses. A Arlit, se sont des mineurs, mais aussi des techniciens, des administratifs, des gardiens, des gendarmes et tous les parents et amis venus en visite ou dans l'espoir de trouver du travail. Cette communauté avait pris une telle importance que, en novembre 1989, elle éprouva le besoin de se constituer en association avec un président, un vice-président, trois conseillers à la présidence, un secrétaire aux relations extérieures, un trésorier, un trésorier adjoint, un contrôleur, un secrétaire à l'information et à la propagande, bref un véritable gouvernement pour les 31 membres de la section d'Arlit; on envisageait de demander 2 000 FCFA par an à chaque membre. A Niamey, les Illabakan se réunirent pour créer une sous-section comparable. Dans les deux cas, les cotisations devaient servir à financer les réunions périodiques et aider les membres de l'association en difficulté. Les travailleurs migrants recensés par moi en 1989, et le chiffre souffre sans doute d'oublis, étaient au nombre de 74 : parmi eux, 56 étaient mariés et, pour la majorité d'entre eux, avec des femmes de leur *tawshit*. Ce phénomène d'« association d'originaires », si répandu dans les grandes cités de la Côte, se manifestait dans deux villes du Niger, à partir d'un seuil correspondant à un nombre suffisant d'Illabakan rassemblé dans un même lieu.

Conclusion

Les Illabakan occupent toujours les mêmes vallées et si, dans le détail, des modifications se sont produites, elles n'ont pas bouleversé l'occupation de l'espace. Et pourtant, des années successives de déficits pluviométriques qui ont culminé en 1972 et en 1984, ont provoqué bien des changements. Les migrants salariés ont investi en animaux et donné un volant de sécurité au cours des crises les plus aiguës; mais contrairement à bien d'autres pasteurs, le capital-troupeau est resté aux mains des Illabakan. Si bien des éleveurs peuls wodaabe gardent les animaux d'étrangers — citadins, commerçants ou fonctionnaires — et par conséquent deviennent des bergers mercenaires qui portent un moindre intérêt à des animaux qui ne leur appartiennent pas, les Illabakan restent les bergers de troupeaux familiaux; ils les surveillent avec dévouement et compétence, les conduisent sur les meilleurs pâturages et les soignent avec des techniques éprouvées par des générations d'éleveurs.

Un autre changement doit être noté : la nomadisation estivale de la « cure salée » n'est plus effectuée collectivement par la totalité de la population. Une partie des éleveurs reste sur les parcours de saison sèche avec des animaux laitiers pour les nourrir : il s'agit donc d'une double scission concernant à la fois les hommes et leurs troupeaux. Certaines familles hésitent à entreprendre ce long périple et à déplacer tentes et bagages au cours d'étapes multiples. L'attraction de la « cure salée » reste forte pour les jeunes qui rencontrent, à l'occasion de cette période heureuse, des amis venus de loin; les routes qui se croisent permettent des retrou-

vailles saisonnières. Les couples plus âgés préfèrent affronter les moustiques des mares que les fatigues d'un long voyage lié à des pluies incertaines.

Le nomadisme estival deviendrait-il transhumance? La « cure salée » représente-t-elle l'estivage des troupeaux méditerranéens, la mouvance en latitude se substituant à celle en altitude?

Continuité et changements semblaient se couler dans un alliage relativement équilibré jusqu'à la tornade qui a emporté l'Azawagh en mai 1990 et qui a essentiellement touché les *iberkoreyan* et les *imazwaghen*, religieux d'Abalak, de Tchintabaraden et de Tillia. Les Illabakan semblent avoir été épargnés par la répression, mais le malheur des autres les concerne directement. Et disons avec le poète qui parle, en d'autres termes et en d'autres lieux, de mêmes luttes et massacres aveugles :

« Pourquoi, dira le feu, avez-vous de mes feux
 Qui n'estoyent ordonnez qu'à l'usage de vie
 Fait des bourreaux, valets de votre tyrannie? »
 L'air encor une fois contr'eux se troublera,
 Justice au Juge saint, trouble, demandera,
 Disant : « Pourquoi, tyrans et furieuses bestes,
 M'emprisonnastes-vous de charongnes, de pestes,
 Des corps de vos meurtris? » — « Pourquoi, diront les eaux,
 Changeastes-vous en sang l'argent de nos ruisseaux?

 Pourquoi nous avez-vous, diront les arbres, faits
 D'arbres délicieux execrables gibets? »

empoisonnaste

(Agrippa d'AUBIGNÉ, 1958, p. 294)

OUVRAGES CITÉS

- AUBIGNÉ (Agrippa d'), 1616, *Les Tragiques*, Paris, Garnier-Flammarion, édition 1958, 309 p.
 BERNUS (Edmond), 1974, *Les Illabakan, une tribu touarègue sahélienne et son aire de nomadisation*, Paris, ORSTOM-Mouton, « Atlas des structures agraires », n° 10.